

Milène Tournier

# **Cent portraits vagues**

Éditions Lurlure  
7 rue des Courts Carreaux  
14000 Caen

© Éditions Lurlure, 2024  
ISBN 979-10-95997-58-0

1. Ses mains étaient toujours plus grosses que le téléphone. Même que le très gros que lui avait acheté son fils, pour ses yeux. Ses mains restaient plus épaisses, faites pour le bois, et même si de sa vie il n'avait jamais taillé une bûche, peut-être jamais allumé un feu. Il jouait au solitaire, de longues parties d'index. Enfant, ses mains allaient s'agripper au cou de sa mère comme deux pieds nus et mous. Adolescent, ses mains avaient lissé son sexe longuement, tête baissée pour regarder. Parfois les yeux très fort fermés, pour encore mieux regarder. Et puis, plus tard encore, ses mains se sont penchées vers quelques sexes de filles. Les doigts à peine aventuriers, pour aller consoler cette chose-là, un sexe de femme qui tremble. Ses mains avaient à peine tenu l'enfant né de leurs deux sexes noués que l'enfant avait eu quinze et trente ans, et lui avait acheté un nouveau gros téléphone, plus pratique papa pour tes doigts. Mort, ses doigts étaient restés les dix seuls tendres, au milieu du corps tout endurci, avec encore leur rond d'enfance rosée, sur la dernière phalange décalottée. Les mains de sa femme étaient loin, à la fois veuves et divorcées. Les mains de son fils en deux petits oiseaux stables et chagrins, ce jour-là. Des dernières mains anonymes avaient lentement descendu son cercueil, entre corde et trou. Au-dessus, la longue main bleue du ciel.

2. Il vendait les gratuits. Les journaux gratuits, il les vendait. Il restait dans le bus longtemps après le terminus. Il vendait des scoubidoues. Il ne parlait pas mais il disait bonjour. Il avait des dents de cheval. Il n'avait plus dix-huit ans. À sa majorité, il était tout à fait sorti des circuits un peu sociaux et des derniers rendez-vous auxquels sa famille était soumise, sa famille sa mère, de père il n'avait jamais eu, et ainsi savait-il qu'on pouvait avec un seul cordon faire un scoubidou – il fallait le plier en deux. Il montait derrière les éboueurs et faisait la tournée avec eux. Il n'avait jamais parlé, à part bonjour. Il n'avait jamais voulu ni parler ni partir. Il était vivant depuis sa naissance. Dans le bus, l'hiver, il faisait bon. L'été, il fallait mettre les shorts. On pouvait encore garder son short jusqu'en automne. En décembre, il valait mieux enlever le short et mettre un bus.

3. On disait toujours son prénom et son nom en entier. Pour masquer qu'elle était seule et qu'il n'y aurait jamais son prénom et un autre prénom accolé. On n'a pas dit, le jour de l'enterrement, comment. On n'a pas dit, pour la bouteille de détergent. Et comme c'était sommaire. Comme ça coupait à la racine toute idée d'idée de romantisme, si parfois le suicide peut sembler entre les

morts la romantique. La bouteille de détergent à ne pas mettre à la portée des enfants. Mais des dames de cinquante ans ?

4. Le grand fils rabat la portière côté passager après avoir déposé sa vieille petite mère sur le siège, ça claque doux au milieu de la rue. Ça faisait près d'un an qu'il ne l'avait pas vue, il habite loin. Elle est vieille et si petite, quand même tout marche encore : près d'elle, tout le ramène à vivre. Il avait oublié, depuis un an, comment on est quand on vit. Un an à s'endormir anxieux, se réveiller angoissé. Maintenant qu'il est vivant devant elle, il réalise, il faut faire quelque chose de tous ces matins perdus, mal levés et pénibles, sinon il va mourir, même avant sa mère, qui aura, elle, travaillé toute sa vie, hors de tout métier officiel, auprès de son mari, et son travail de mère, et qui œuvre encore, lorsque sur le siège passager ses fesses sont deux fourmis laborieuses, et qu'elle s'enquiert comment tu vas ?, et il entend comment tu vis ? Ça y est, sa mère est remontée chez elle, à tout petits pas dans le hall vers l'ascenseur. Elle a tant vieilli mais aussi tant vécu.

5. Le vélo va où tu regardes. Le fils agrippe les poignées, le père trottine à ses côtés, penché, pour en même temps pouvoir le lancer et le tenir. Le fils apprend à faire du vélo. Bientôt, il le sait, son père va le lâcher. Le vélo va où tu regardes. Ce sont tes yeux qui dirigent. Le vélo suit tes yeux. Le fils ne comprend pas. Mais ses yeux, ses mains, ses pieds font ce que la voix de son père dit. C'est vrai. Le vélo va où ses yeux vont, le vélo tient, il fait du vélo, il avance, il avance, son père l'a lâché, il ne s'est rendu compte de rien, il avance, il tient, il n'est pas tombé, il roule, il pourrait rester sur le vélo toute la vie, la vie sur le vélo dans la petite rue devant la maison, et soudain c'est toute la rue qui change, c'est la rue liberté, c'est la rue de demain aller acheter le pain, il voit le ciel, sur le vélo il arrive à voir ça, la rue et le ciel en même temps, il est vivant. Il est vivant. Son père ne l'a pas dit à sa femme, mais avant d'apprendre au petit, il a tapé sur Google : apprendre enfant vélo comment. Il aurait pu écrire : apprendre vélo quand on ne sait pas en faire. Il aurait pu marquer aussi : apprendre père quand on n'a pas eu de père. Il passe le poing dans les cheveux de son fils, comme il a vu faire, en le serrant doucement, en lui disant qu'il est fier de lui, je suis fier de toi. Il est vivant, lui aussi. Plus vivant qu'avant, et de plus en plus vivant.

6. Il a de la semoule dans la tête, disent de lui les femmes et les hommes. Il n'a pas sa graine toute bien cuite. Certains jours, tous essayent de lui donner une menue tâche. Les autres, où il y a trop à faire pour qu'on aie de la patience, on le laisse faire ne pas faire. Les femmes sont dans la cuisine, le dos baissé sur d'énormes cuves. Dehors, les hommes taillent les légumes. Une femme arrive, la plus vieille, la plus forte et la plus douce, elle n'est à aucun d'eux, elle est à la lumière du pays, et à tout ce qu'elle a vu du monde et des hommes, elle est à l'espoir, un espoir un peu las, à l'optimisme laborieux de se lever pour vivre le jour – même celui où les mollets tirent. Les hommes ne font pas comme il faut. Il faut couper en rondelles les oignons. Elle leur montre. Son couteau passe, fluide comme feuilleter les pages d'un livre. La femme part, les hommes font. Sauf lui. Il met ses oignons mal coupés dans le grand plat et mélange. Parfois, sur un oignon, sa découpe est belle comme un squelette ou un accordéon. Le suivant, ça ne marche pas, c'est parce que ce n'est pas le même oignon. Il trie dans le tas les plus belles lamelles et les met sur le dessus, à la fin. Ronds, lamelles, gros ou fin, ça change, ça finit que ça se mange. Il ne voudrait quand même pas trop, se faire crier.